

INFOS
CULTURE
CITOYENNETÉ
SOCIÉTÉ
VIE
FOSSOISE

LE NOUVEAU MESSAGER



PB-PP
BELGIE(N) - BELGIQUE

Bureau de Dépôt : 5070 Fosses-la-Ville

Agrément n° P911404

Exp. : Centre culturel - rue Donat Masson, 22 - 5070 Fosses-la-Ville

MENSUEL D'INFORMATION DE FOSSES-LA-VILLE

Ne paraît pas en juillet et août

JUIN 2021 - N° 118 - 1€

118



CES « BONS » CHANOINES FACE AUX NONCES APOSTOLIQUES

- UN JEUNE NÉVREMONTOIS DANS LA GRANDE ARMÉE
- CCE - UNE ANNÉE... QUI SORT DU BOIS

LE NOUVEAU MESSAGER

Editeur responsable :

Bernard Michel, Centre culturel de l'Entité fossoise asbl, rue Donat Masson, 22 à 5070 Fosses-la-Ville.

Où trouver

le «Nouveau Messenger»?

Pour Fosses Centre : au Centre culturel, à la Maison du tourisme, à ReGare, à la boulangerie Dardenne, chez Nicole coiffure, au Dago Goda.

Pour les villages et hameaux : dans les boulangeries de Le Roux, à l'institut esthétique Picavet (Névreumont), à la boulangerie Ernoux (Sart-St-Laurent), à Vitrival à la Sandwicherie, à Sart-Eustache au Sartia, au salon de coiffure Métamorphose, à la sandwicherie «Sandwichs du monde» à Bambois.

A quel prix?

1 euro par numéro ou en abonnement de 8 euros pour 10 numéros.

Contact / Abonnements

Par téléphone : 071 12 12 40

Par courrier : Rédaction Nouveau Messenger, rue Donat Masson, 22 à 5070 Fosses-la-Ville

Par courriel : nouveaumessenger.culture@fosses-la-ville.be

IBAN : BE27 3601 0215 7473

Comité de rédaction

Bernard Michel, Jean Romain, Jean-Pierre Romain, Daniel Piet, Thierry Wenes, Pierre-Jean Vandersmissen, Jean-Marc Chavanne, Luc Gillain, Joannie Thys, Pierre Melan, Luc Baufay.



*«Vacances, j'oublie tout.
Plus rien à faire du tout...»*

Oups ! Ben si... Désolé pour cette latence exagérée, symptôme d'une grande impatience à changer d'air.

LE BOURDON

Tout comme l'abeille, les bourdons - car il y a plusieurs espèces de bourdons - se nourrissent du nectar des fleurs et récoltent le pollen pour nourrir leur larves. Ils participent donc à la pollinisation ; il y a même des fleurs qui ne sont pollinisées que par les bourdons. Encore faut-il qu'il y en ait.

Contrairement aux abeilles, les bourdons reforment de nouvelles colonies chaque année. Seules les jeunes reines fécondées passent l'hiver à l'état adulte. Au printemps, les reines cherchent un emplacement généralement sous-terrain, comme un ancien terrier de souris, pour y fonder une colonie.

Plus trapus, plus velu que les abeilles, le bourdon vole quand la température dépasse 5 °C, alors que l'abeille est plus frileuse et attend d'avoir 15 °C.

Les bourdons, comme beaucoup d'autres pollinisateurs sont en déclin mondial, mettant ainsi en péril certaines plantes qui dépendent d'eux pour la pollinisation. Les causes invoquées sont le réchauffement climatique, la dégradation ou la disparition de leurs habitats par l'agriculture intensive. En Belgique, sur les 30 espèces autrefois observées, on n'en compte plus communément que 2 ou 3.

Si, en wallon, le bourdon se nomme ... «bourdon» (ou bien «malton» ou encore «bruwant», ces derniers termes désignant aussi le frelon), il ne bourdonne pas comme en français. En effet, «*li bourdon zûne*» (alors que les oreilles qui bourdonnent se dit «*lès orèyes chîlenut*»). De même, «maltoner» signifie «bruire comme un bourdon». Par extension, le verbe est utilisé pour d'autres bruits similaires et on dira que «*cokmwârmaltone*» en parlant du bruit produit par la bouilloire. Il est vrai qu'on peut ne plus entendre que le bourdon et ainsi conclure, comme E. Gillain, «*on n'oyève pus qu'on gros malton qui zûnéve pa-d'zeû leûs tièsses*» ('on n'entendait plus qu'un gros bourdon qui bruissait au-dessus de leur tête').

A. Laloux écrivait «*on -z-oyeut brûtyi su l' plantchi-*

copés qu'one maltonerîye» ('on entendait du bruit sur le plancher, encore pire que le bourdonnement d'un bourdon'). Car, le bourdonnement d'un insecte se dit «*one maltonerîye*» ou «*wèspîyerîye*». Ce dernier mot a la même étymologie que le mot «guêpe» qui se traduit par «*wèspe*», «*wèsse*», «*wasse*», mais aussi, sans relation avec les noms précédents, «*djane-cu*» ('cul jaune'). Un guépier se dit de la même façon «*wèsprîye*».

L'expression «se fourrer dans un guépier» se traduit par «*aler mète si nez ou ç' qu'on tchin n' mètreûve nin s' quèwe*» ('aller mettre son nez où un chien ne mettrait pas sa queue').

Pour insister, on dira de quelqu'un que «*il èst toûrminté, copîre qu'one wèspe qu'a l' cu spotchî*» ('il est plus tourmenté qu'une guêpe qui a le derrière écrasé') ou «*il èst pus fêl qu'one wèspe qu'a l' cu spotchî*» ('il est plus ardent qu'une guêpe qui a le derrière écrasé').

«*Il a dès wèspes au cu*» ('il a des guêpes au cul') signifie qu'il est pressé. Tout comme j'ai été pressé de passer des bourdons aux guêpes ...

Le bourdon, malgré son nom latin «*Bombus terrestris*» est peu agressif. Il ne pique - ou plutôt, elle, car seule la reine ou une femelle pique - que par autodéfense quand il se sent menacé ou quand on dérange sa ruche. Excellent pollinisateur, il semble mieux résister que les abeilles aux modifications anthropiques de l'environnement, même si les pesticides leur sont évidemment nuisibles. Mais, c'est là une autre histoire.

«*èl bourdon*» est une revue mensuelle, créée en 1949, publiant des textes d'auteurs contemporains, écrivant en ouest-wallon ou en picard hennuyer. On y trouve également des rééditions de textes anciens, des articles concernant la linguistique, l'histoire de la littérature wallonne, des informations relatives à toutes les activités qui concernent les langues régionales de Wallonie.

■ Luc Baufay

L'écriture wallonne est une écriture phonétique : le wallon se prononce comme il se lit.

Les expressions idiomatiques, appelées en wallon «*Spots, toûrnûres, ratoûrnûres*», sont tirées de
(1) «*Bèrvètèyes di spots, r'vazîs, toûrnûres èt ratoûrnûres*» de Chantal Denis,
(2) «*Dictionnaire wallon*» d'Emile Gilliard,
(3) «*Dictionnaire Français - Wallon*» de Chantal Denis, et
(4) «*Lîve di mots*» de Lucien Somme.





CES « BONS » CHANOINES FACE AUX NONCES APOSTOLIQUES ...¹ !

Le lundi 2 décembre 1613², Antonio Albergati, arrive à Fosses. Le chanoine de Saint-Pierre à Liège, est assis dans la même voiture que lui, ainsi que trois chapelains. Ceux-ci remplissent respectivement les fonctions d'économe, de chambrier et de secrétaire, de familier et de médecin. Une autre voiture suit. Elle contient les bagages. Trois ou quatre cavaliers – des estafettes – complètent l'aéropage.



Portrait de Pier Luigi (Pierre Louis) Carafa, nonce apostolique qui enquête à Fosses en 1628.

Nonce apostolique à Cologne depuis 1610, Antonio Albergati vient de Châtelet. Depuis un mois, il s'est rendu à Saint-Hubert, Nassogne, Marche, Ciney, Dinant, Leffe, Florennes, Thuin et Lobbès. Il est en mission officielle. A chaque étape, il rend visite au clergé local. Le protocole est alors réduit à sa plus simple expression. Le soir, il ne mange pas. L'austérité du personnage inquiète certainement les Chanoines fossois : il n'est pas le bienvenu ... Et pour cause, il vient simplement exercer l'autorité hiérarchique, longtemps absente.

On imagine que, comme évêque, le Prince-Evêque

aurait pu assurer cette visite. D'ailleurs, un manuscrit daté du 2 mars 1329, conservé dans les archives du Vatican, nous apprend que « Le chapitre de Saint-Feuillen à Fosses charge deux de ses chanoines de reconnaître le droit de visite de l'évêque de Liège »³. Mais, le temps a passé. Dans le diocèse de Liège, les exemptions et autres privilèges accordés aux ordres religieux ont affranchi le clergé de la juridiction de l'évêque. Celui-ci a ainsi perdu son droit de visiter les églises.

Après moult tergiversations procédurières, après maints combats d'arrière-garde du clergé local, le nonce apostolique Antonio Albergati⁴ peut enfin visiter les églises et communautés religieuses du diocèse de Liège.

Il constate « partout beaucoup de négligence et peu de piété, un vif intérêt pour les distributions d'argent et peu de zèle pour les études ». Blasé, il l'est ! Mais, ce qu'il entend à Fosses a encore de quoi l'étonner. Le rapport d'Antonio Albergati est conservé dans les Archives Vaticanes. Curieusement, moines et chanoines n'ont pas gardé de trace de ce document ou des injonctions qui leur furent faites. « Faut-il supposer que moines et chanoines ont préféré faire disparaître des documents un peu gênants ! [...] Sans les archives vaticanes nous n'en saurions rien ».

A Fosses, le nonce met à part dix chanoines, sur les 28 nommés, à qui il ne reproche pas grand-chose ... même si l'un des dix, Pierre Kinar, a eu « un enfant d'une servante qui n'habite plus chez lui, mais qui n'a pas quitté la ville. Parmi les autres, presque tous fréquentent les cabarets, jouent aux cartes, vont à la chasse avec des fusils, s'enivrent et se querellent. Aux jours fériés, le doyen admet des marchands dans le porche ; on y joue aux boules pendant l'office. Sébastien Goden, ivrogne et batailleur, a donné un coup de couteau sur la tête à André Ancelet et dit avoir reçu une absolution, mais qui n'a pas été rendue publique. Jacques Loes aidé de son frère a battu le sacristain qui en est mort. Et il a une liaison avec une femme mariée. Massart de même, avec une cabaretière dont le mari a porté plainte. Ulricise glorifie d'avoir pour amie une certaine Beriolette. Pierre Kesselt a plusieurs enfants. En douze ans, Arnaud Tollet en a eu

Derrière la tour
Blanmont, se dresse
une tourelle avec
clocheton de la
maison du Doyen du
Chapitre.



trois d'Anne Toussaint [...] ; elle l'injurie en public. Scohier s'enivre et tient boutique. Pour comble, le doyen, Noël de Résimont⁵, un homme de 43 ans, appartenant au patriciat liégeois, prêtre depuis 14 ans, pêche notoirement avec une parente qui est chez lui en qualité de ménagère. La plupart des chanoines ne portent pas l'habit religieux, assistent irrégulièrement aux offices et s'y tiennent fort mal, ils s'absentent sans permission ... »

Fosses ne faisait pas exception, mais, le nonce « ne semble pas avoir dû consigner ailleurs un tel déchaînement d'inconduites et de violences. Nulle part surtout il n'a dû constater à la tête d'une institution des fautes comparables à celles du doyen de Fosses. Les chanoines liégeois se sentaient surveillés, ceux de Fosses, depuis des siècles, régnaient sur la ville ».

Le nonce rédige des décrets pour remédier à tous ces désordres. En particulier, le doyen doit renvoyer sa concubine. Mais, très vite, elle se réinstalle chez le doyen.

Malgré plusieurs rappels à l'ordre, peu de ces décrets sont réellement appliqués. Pour vaincre cette opposition, le Pape Urbain VIII ordonne, le 6 mai 1627, à un autre nonce, Pierre-Louis Carafa, de visiter toutes les églises du diocèse de Liège. Ce dernier débarque donc lui aussi à Fosses en 1628. Rien n'a changé. Noël de Résimont, toujours doyen du Chapitre, vit toujours maritalement avec Maria Lathour, dont il a plusieurs enfants. Finalement, ce doyen aurait fait ... un époux très fidèle !

Le nonce Pierre-Louis Carafa n'avait pas d'autre choix que, lui aussi, de sanctionner. Mais, sa justice interpelle. En effet, la concubine du doyen est finalement sanctionnée bien plus durement que le doyen lui-même.

On l'aura compris, les chanoines⁶ – au moins à cette époque – ont d'autres préoccupations que la foi et la prière. « Trente prébendes y étaient occupées par des chanoines d'origine majoritairement liégeoise (69%), généralement de bonne bourgeoisie. Sans doute assez peu édifiante, leur vie se caractérisait surtout par un criant vide intellectuel. [...] il semble bien que le canonat, du moins à

Fosses, fût plus une carrière qu'une vocation »⁷.

Le très beau film « Le Nom de la Rose » retrace l'enquête menée dans une abbaye à la suite de morts mystérieuses. Ce film se termine par un texte, qu'on pourrait croire écrit pour les chanoines fosses : « Alors que la rose n'existe plus que par son nom, il ne nous reste que son nom seul » ...

■ Luc Baufay

1. Ces faits sont tirés de

- Henri Dessart, « La visite du diocèse de Liège par le nonce Antoine Albergati (1613-1614) ». In: *Bulletin de la Commission royale d'histoire. Académie royale de Belgique. Tome 114, 1949. pp. 1-135*
- Marie Delcourt et Jean Hoyoux, « Deux nonces à Fosses, sous Ferdinand de Bavière en 1613 et 1628 », *La Vie Wallonne*, 51, Liège (1977), pp. 166-178

Un article plus détaillé, avec références, est disponible auprès de luc.baufay@skynet.be.

2. D'après Marie Delcourt et Jean Hoyoux, cette visite aurait eu lieu en novembre. Mais, pour ce qui est de l'agenda, ils renvoient à Henri Dessart qui donne l'horaire précis que nous reproduisons ici.
3. Alfred Gauchie et Alphonse Van Hove, « Documents sur la Principauté de Liège (1230-1532) », éd. M. Weissembruch, Bruxelles (1908), Tome 1, p. 28
4. Antonio Albergati effectuera d'autres visites dans le diocèse de Liège. On peut lire à ce sujet l'article de Jean Hoyoux, « Quatre inspections d'églises liégeoises faites par le nonce Antonio Albergati », éd. Academia Belgica, Institut Historique Belge de Rome, Rome, Bruxelles (1964), Tome 36, pp. 107-184 (N6177)
5. Les chanoines vivaient dans des maisons particulières, dans la ville des Chanoines. La maison dite du Doyen était la résidence des doyens du chapitre collégial. Elle fut probablement restaurée en 1622 par Noël de Résimont. Elle est située au fond d'une cour, adossée au rempart de la ville du 12ème siècle et à la tour Blanmont, qui faisait partie de ces remparts.
6. Fr. Jacquet-Ladrier, « Les chanoines de Fosses durant la première moitié du XVIIIe siècle », *Bulletin de l'Institut archéologique liégeois*, XCVIII, 1986, pp. 315-331
7. Félix-André A., Billen Claire, Cockshaw Pierre, Devroey Jean-Pierre, Depoortere R., Dierkens Alain, Duvosquel Jean-Marie, Galland M., Gotovitch José, Graffart A., Gubin Eliane, Heirwegh Jean-Jacques, Helvetius A.-M., Jaumain Serge, Kurgan-Van Hentenryk Ginette, Lefèvre P., Morsa Dennis, Mosselmans N., Puissant Jean, Somerhausen Chr., Uytendaele André, Wellens Robert, Wellens-De Donder Liliane. *Bulletin d'histoire de Belgique* (1987-1988). In: *Revue du Nord*, tome 71, n°281, Avril-juin 1989. pp. 511-512

CCE - UNE ANNÉE... QUI SORT DU BOIS

Le Conseil Communal des Enfants avait choisi de travailler sur la thématique des arbres. Une thématique particulièrement passionnante mais difficile à aborder cette année, vu les conditions bouleversantes que nous avons traversées. Joannie et moi n'allions pas baisser les bras, nous avons su nous adapter !

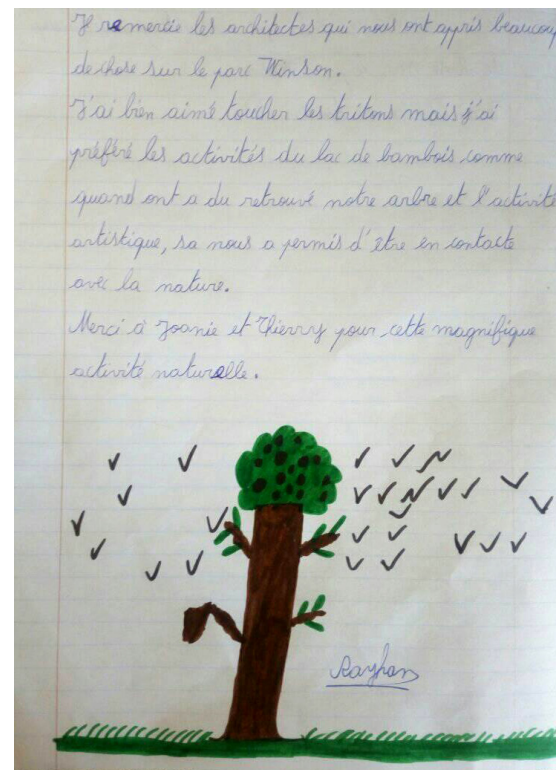
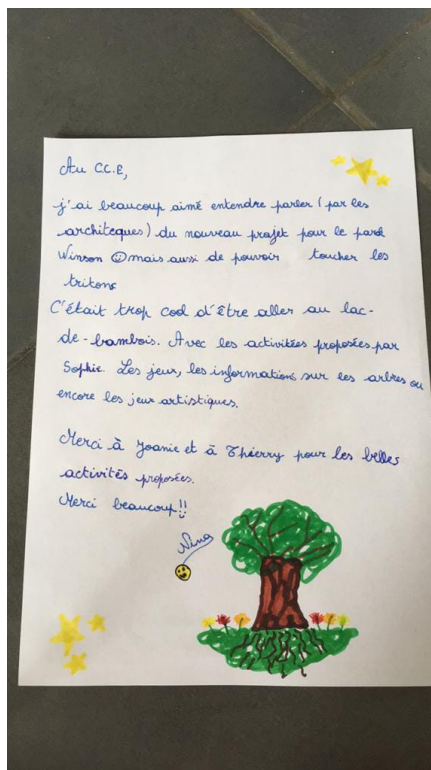
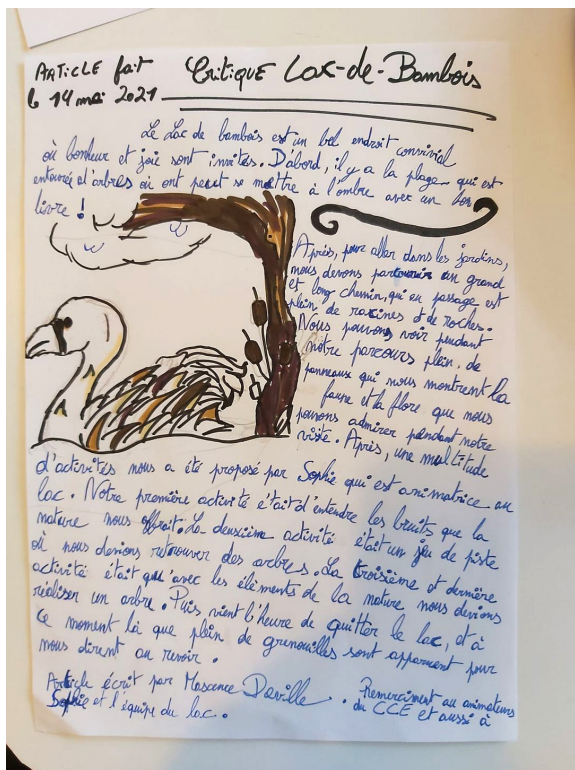
Après concertation avec les parents, nous avons osé la visio-conférence avec les enfants (sous la surveillance possible des parents). Et finalement nous en tirons, contre toute attente, un bilan assez positif. Tellement positif que nous allons le prolonger l'an prochain. Oui vous avez bien entendu, l'année prochaine une partie des CCE continueront en visio-conférence. Mais une partie seulement, je vous rassure... Ce dispositif nous a permis, à moindre coût, de doubler la fréquence de nos ateliers, et de créer une interaction très positive avec les parents.

Et lorsque dès le mois de mars nous avons pu enfin nous retrouver en réel (je déteste le mot présentiel, excusez-moi) notre plaisir était intact, voire grandi.

On peut donc constater par l'expérience que les visio-conférences n'ont en rien affaibli la force des rencontres. Nous avons, à cause de l'interdiction de nous réunir, accumulé du travail en retard sur notre thème. Du coup, dès que cela a été possible, nous avons multiplié les occasions de sorties, comme dans un train d'enfer, un vrai TGV mais dans sa version omnibus.

Les enfants ont ainsi rencontré les architectes paysagistes du parc Winson avec qui ils ont expliqué leur vision du parc idéal. Ils ont même dessiné l'empreinte du mur de briques qui ceinture le parc afin de styliser quelques unes des prochaines productions de ce bureau d'études. La rencontre avec Etienne Cellier s'est rapidement transformée en leçon de botanique, car ce passionné a transmis





l'habitude de conclure nos séances par un débat philosophique où les jeunes conseillers sont invités à donner leur opinion sur des sujets de fond qui questionnent notre société. C'est donc dans cette optique que s'est terminée la rencontre avec Gaetan de Bilderling. Notre bourgmestre, pour la clôture de cette année académique, s'est prêté aux 1001 questions que les enfants lui ont posées ... sur « la responsabilité ». Un débat passionnant où la sagacité des enfants et l'intimité de cette rencontre en cercle fermé a permis des échanges ... sans langue de bois !

Une année très surprenante ... je vous le disais !
■ Thierry Wenes

quelques uns de ses savoirs aux enfants d'un naturel curieux. Ils ont pu aussi, dans ce même espace dessiner la carte des meilleures balades, et entendre conter la merveilleuse histoire de l'homme qui plantait des arbres.

Les semaines suivantes les ont conduits jusqu'au Lac de Bambois où des nombreuses animations tant didactiques que ludiques les ont attendues. Et connaissant leur soif inextinguible de savoir, nous les avons fait rencontrer Quentin Ledoux dans son verger. Ce Fossois d'adoption, certains le connaissaient déjà grâce aux produits de la ferme du Coin-Coin, ou par ses formations qu'il dispense avec amour sur la taille et l'entretien des arbres fruitiers.

Depuis les visio-conférences nous avons pris





L'ŒUF OU LA POULE ?

Qualité ou quantité ? Chez Marie et Antoine, le choix est fait.



Le jeune couple m'accueille avec beaucoup de gentillesse dans leur petit élevage de Sart-Saint-Laurent. Ces enfants d'agriculteurs sont pragmatiques, et puisque je suis venue pour en parler, c'est à côté des nouvelles cabanes en bois qui abritent leurs poulets qu'ils me reçoivent. Dans le premier abris, réalisé par le jeune couple, se trouvent les poussins tellement mignons qu'on hésiterait presque à les manger. Ils passent la première semaine dans ce lieu chauffé à 35 degrés, une jolie petite cabane en bois qui sent bon le sauna norvégien. Nous parcourons alors l'élevage et les mois défilent tous les 50 mètres. Les volatiles sont placés par groupes d'âges pour respecter leurs besoins spécifiques. Les poussins mangent

de la farine et des aliments concassés ; ils passeront ensuite par des aliments de transition enrichis en minéraux pour finir avec l'aliment dit « de finition », un mélange de maïs et de froment. La nourriture vient intégralement du Moulin Val Dieu à Aubel ; ce sont donc des poulets bien belges et sans OGM.

L'espèce est elle aussi choisie soigneusement. Nous retrouvons en majorité des Sasso : un poulet rustique. C'est-à-dire qu'il ne craint pas trop les différences de températures, les trappes peuvent rester ouvertes et les bestioles peuvent se balader librement dans les parcours extérieurs. Ils ont une croissance lente (85 jours) qui donne une chair ferme et pleine de goût. Nous sommes loin de

l'élevage intensif et industriel. « Poulet de batterie que l'on reconnaîtra facilement quand le blanc fait comme une sorte de mousse » précise l'éleveur.

S'en suit alors une longue discussion sur l'agriculture et la mauvaise image qu'ont les agriculteurs auprès de la population. Pour beaucoup agriculteur = pollueur, alors que nous sommes bien loin de ce schéma avec Marie et Antoine, et tout aussi loin avec la plupart des agriculteurs belges, « Aujourd'hui les normes imposées sont super strictes, qu'il s'agisse des produits dispersés ou de l'engrais étendu ». La Région Wallonne impose de prendre soin de sa terre et les contrôles sont de plus en plus sévères. « Aujourd'hui nos études sont totalement différentes, nous sommes super bien formés et pour avoir accès à la terre nous devons avoir fait des études d'agronomie ». C'est le cas d'Antoine. Nous en arrivons à la conclusion que pour bien consommer le plus important n'est pas de manger BIO mais de manger local.

Revenons à nos poulets et prenons un peu de recul pour avoir une meilleure vision de l'élevage en Wallonie, pour ce faire, j'ai contacté la Fédération Wallonne de l'Agriculture et son spécialiste en volaille : Nicolas Marchal. Celui-ci me confirme qu'en Belgique l'immense majorité de l'élevage est intensif (95% !) et produit majoritairement en Flandres. Il m'annonce que si la Belgique devait un jour se séparer on serait bien embêté pour continuer à consommer de la volaille au même rythme. Ensuite, nous ne sommes pas auto-suffisants, nous mangeons deux fois plus de poulets que ce que nous produisons (en ce qui concerne le blanc, les cuisses nous pouvons les exporter). D'autant qu'il n'y a plus d'abattoirs de masse en Wallonie, sauf un, dans les Ardennes détenu intégralement par une société hollandaise : Plukon qui comme son nom l'indique n'en a rien à cirer du marché francophone. En Wallonie, bonne nouvelle, en termes d'élevage il y en a 40% « alternatifs » où les poussins voient la lumière du jour et ne sont pas (trop) sous antibiotiques et 60% de « conventionnels » c-à-d qu'ils n'ont jamais foulé le sol. Mais au regard du volume total nous restons toujours avec plus de 80% de viande produite en Wallonie dans des conditions discutables. Et encore nous sommes dans un marché européen où les normes sont relativement strictes. Sur tout ce blanc de poulet qu'on importe d'Ukraine ou du Brésil et que l'on retrouve dans les plats transformés ; saucisses de volaille, nouilles au poulet, nuggets, ... nous n'avons aucune information.

A la Fédération Wallonne de l'Agriculture, on m'explique aussi qu'ils font une distinction entre le citoyen et le consommateur, c'est la même personne mais avec un double discours. « Le citoyen, on le rencontre en rue, il souhaite manger local, de qualité et il se soucie du bien-être animal. Le consommateur c'est la même personne mais qui

sort du supermarché et qui par facilité ou nécessité budgétaire a choisi le produit le moins cher, se souciant peu de la filière de production ». Il ajoute « éleveur ou agriculteur, c'est un métier, ce qu'ils veulent c'est dégager des recettes pour nourrir leur famille ; si les consommateurs voulaient plus de produits de qualité, ils produiraient plus dans ce sens ». La demande peut réguler l'offre.

Marie et Antoine ont fait le pari que les Fossois voulaient de la qualité et ça marche ! Toutes les réservations effectuées par vous et moi servent à écouler l'ensemble de la production. Ils peuvent donc grandir petit à petit en se tenant loin des prêts et des banques. Ils bossent dur, 70 heures par semaines en moyenne mais ils commencent tout doucement à dégager des petits bénéfices. « Mais on ne peut pas encore en vivre, ça reste toujours une activité complémentaire. D'autant que les charges fixes et les matières premières viennent d'augmenter de 30% ces trois derniers mois ». Ils n'en perdent pas leur enthousiasme pour autant et quand je leur demande s'ils ont encore du temps libre, ils hésitent avant de me répondre comme si le concept leur semblait somme toute assez abstrait : « On prend du plaisir à ce que l'on fait ». En plus de leurs jobs respectifs, ils passent tous les jours de 1 à 2h dans leur élevage. 10 heures le samedi pour construire les cabanes suivantes et 2 à 3 heures le dimanche pour nettoyer ces dernières. On ajoute une journée complète pour l'abattage. Plus la prise de commandes, les messages et la vente en direct : « Ça c'est vraiment chouette, on voit les clients qui sont contents, qui reviennent et on vend quasi tout de bouche à oreille ».

En ce qui me concerne, je vous en parlerai après le 23 juillet, j'attends ma réservation, patiemment, d'ailleurs si vous avez une idée de recette originale n'hésitez pas à l'envoyer à la rédaction je rédigerai un petit billet culinaire, c'est promis.

■ Joannie Thys

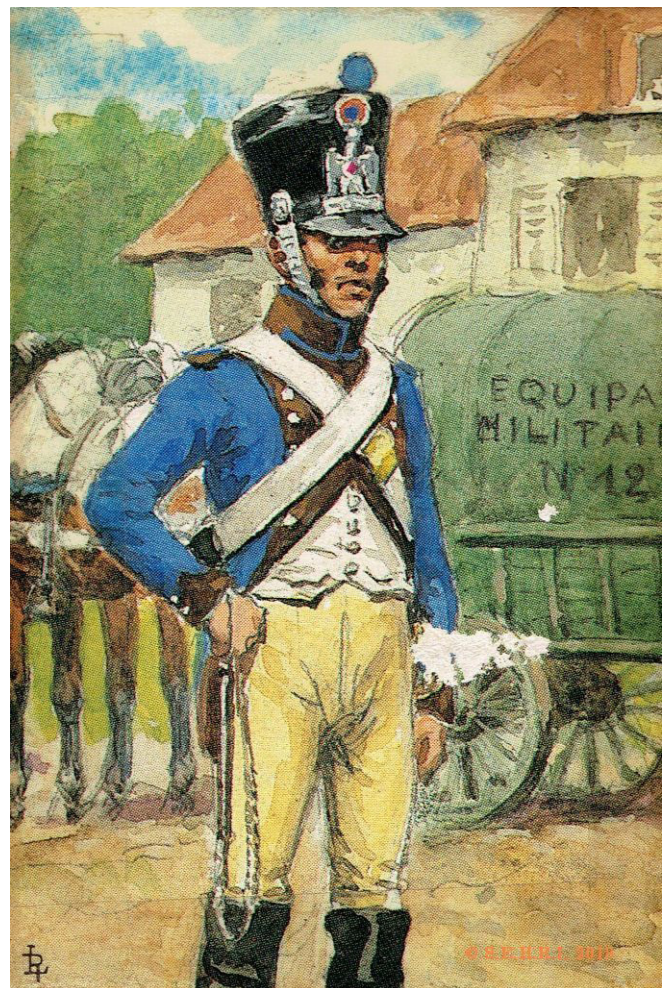


UN JEUNE NÉVRE-MONTOIS DANS LA GRANDE ARMÉE



En cette année où l'on commémore le bicentenaire de la mort de Napoléon, les débats sont montés aux créneaux avec d'un côté les zélés de l'Empereur et face à eux ceux qui l'ont en exécution. Parmi les invectives, est venu en premier le reproche qu'on lui fait d'avoir rétabli l'esclavage, mais vient en bonne position celui d'avoir mis à feu et à sang l'Europe entière. À sa décharge, il faut rappeler que c'est la Révolution française qui avait mis le feu aux poudres et initié, contre cette France qui s'était permise de couper la tête de son roi, les premières coalitions. Il n'en reste pas moins que durant près de 25 années la jeunesse de l'Europe, et surtout celle de France, paya à ces joutes sanglantes un très lourd tribut. Depuis 1795, nous étions devenus français et dès lors invités à participer à ces réjouissances macabres. C'est d'un de ces acteurs que nous voulons vous conter l'histoire, un de ces innombrables jeunes gens qui n'avaient rien demandé à personne et qu'on vint un jour arracher à leur campagne ou à leur ville pour les plonger dans le tourment de campagnes militaires auxquelles le plus souvent ils ne comprenaient rien.

Jean-Joseph Demanet allait avoir 20 ans quand, au printemps 1809, il tira le mauvais numéro à l'infamante loterie que fut la conscription et qui le





convoquait à aller accomplir son service militaire. Il n'avait jamais quitté la ferme de ses parents sur les hauteurs de Névremont quand le 21 mai, avec quelques jeunes Fossois de son âge, il prit la route de Namur. Il ne savait pas ni où il allait être caserné ni pour combien de temps il porterait l'uniforme. À cette époque, le service durait 5 années mais dans les faits, se poursuivait tant que l'état de guerre existait. Et comme depuis des années les campagnes succédaient aux campagnes...

Jean-Joseph se démarque de ses compagnons d'infortune : il est sans doute, parmi ceux qui ce maudit dimanche ont tiré le mauvais numéro, le seul qui sache lire et écrire. C'est grâce à cela que, à travers les lettres qu'il a échangées avec ses parents, nous avons pu reconstituer son itinéraire et connaître sa vie d'homme de troupe. Il ne resta pas bien longtemps à Namur. Un soldat n'a pas besoin d'une longue instruction ; c'est sur les champs de bataille qu'il acquiert son expérience comme le répétait à l'envi l'Empereur. Il sera caserné à Strasbourg et fera partie du 4^{ème} corps de l'armée d'Allemagne. Là, il est affecté au train d'artillerie. Sans doute son expérience dans la ferme paternelle à s'occuper des chevaux de trait a-t-elle favorisé cette affectation. Les soldats du train en effet avaient pour seule mission de conduire les chevaux chargés de tracter les pièces d'artillerie et les caissons de munitions et de les positionner sur le champ de bataille. C'était donc un soldat sans arme, un soldat qui ne combattait pas puisque son rôle s'arrêtait lorsque les pièces étaient positionnées et ne reprenait qu'à l'issue des combats. Le risque de se faire tuer était donc limité et, autre avantage, monté sur ses lourds canassons, il n'allait pas comme ses camarades fantassins parcourir l'Europe à la seule force de ses pieds.

Il arrive Strasbourg début juillet, pour apprendre que l'Empereur avait battu les Autrichiens le 6 juillet à Wagram, ce qui mettait un terme à la cinquième coalition. Sa première mission sera donc une mission de fin de campagne. Il part en effet

avec ses chevaux pour Vienne où il faut aller récupérer le matériel d'artillerie. Il est dans la capitale autrichienne à la mi-août et y restera jusqu'au mois de février 1810. Dans ses lettres, il évoque ses découvertes dont celle des montagnes. Il raconte les difficultés rencontrées lors du retour vers Strasbourg quand il faut franchir les cols enneigés. Il écrit régulièrement à ses parents pour qu'ils lui envoient de l'argent. Ce sera une constante dans ses correspondances : la solde ne suffit pas et il faut bien améliorer l'ordinaire. Autre constante dans ses lettres : les nouvelles qu'il donne de ses démarches pour obtenir une attestation de ses services qui permettra à son jeune frère d'échapper à la conscription.

Le retour à la caserne sera de courte durée puisque, à peine son paquetage déballé il lui faut le refermer. Cette fois, il emmène ses canons en direction de la Hollande. Bien que Napoléon eût donné la couronne du royaume batave à son frère Louis, la loyauté des sujets de ce dernier laissait à désirer. Il décida tout simplement d'annexer les anciennes Provinces Unies à l'Empire. C'est dès lors dans le cadre d'une mission de maintien de l'ordre que Jean-Joseph se rend à Amersfoort à quelques pas d'Amsterdam où il restera jusqu'en septembre sans que ses pièces d'artillerie eussent dû être utilisées pour réprimer quelque contestation que ce fut, malgré la froideur et le mécontentement des hollandais qu'il décrit. Avant qu'il ne revienne à Strasbourg, il va passer l'hiver dans le Nord de la France, du côté de Saint Omer. Là se trouvaient de vastes casernes édifiées quelques années plus tôt quand Napoléon avait eu l'intention d'envahir l'Angleterre.

C'est là, au printemps 1811 soit 2 ans après son départ, que le soldat Demanet reçoit sa première permission. Ce sera la seule et celle-ci s'explique par le fait qu'à ce moment l'Armée d'Allemagne n'est engagée sur aucun front. Ce retour en famille aura certainement été pour lui l'occasion de faire un bilan de ses deux ans sous les drapeaux. Et

ce bilan n'est pas trop négatif ; Il n'a en effet été confronté à aucune vraie campagne ou bataille. Et on se demande si, mis à part sans doute sur la plaine des manœuvres, il a déjà entendu le bruit du canon... Son retour à Strasbourg ne se fait pas directement car avant celui-ci, il va connaître un petit intermède médical. On le retrouve en effet à la fin du mois de mai à l'hôpital militaire de Brunswick, entre Hanovre et Berlin, où il est soigné pour des fièvres. Guéri, il est de retour à Strasbourg fin octobre mais pas pour longtemps car à la fin du mois de décembre, le voilà parti en direction du nord, à Wesel plus précisément au bord du Rhin. Il va y rester jusqu'au début du mois de mars et à la fin de ce mois, avec tout son corps d'armée, il est à Magdebourg, à la frontière de la Prusse. C'est là qu'il apprend avec ses camarades qu'ils s'en vont affronter les Russes. Et effectivement le 16 juin 1812, il est à Intersburg, l'actuelle Tchernakowsk, à moins de 100 kms de la frontière russe.

Là, il apprend qu'il sera désormais affecté au premier corps d'armée et qu'il fera partie du Train des Pontonniers. Il ne tirera plus avec ses chevaux des canons mais des ponts mobiles. Et dès le 27 juin, il entrera en action puisque c'est à cette date que l'armée française franchit le fleuve Niemen et pénètre en Russie. C'est dans sa dernière lettre écrite le 16 juin que nous apprenons sa nouvelle affectation. Il n'y aura plus de courrier. Nos recherches se terminent avec une information selon laquelle Jean-Joseph Demanet serait mort du côté de Vilnius 9 décembre 1812, alors que la ville était assiégée par les troupes cosaques.

Jean-Joseph Demanet serait donc allé avec la grande armée jusqu'à Moscou et aurait participé

à l'épouvantable retraite de Russie. Il aurait donc assisté à la traversée de la Berezina qui vit les derniers pontonniers mourir en se sacrifiant pour maintenir et consolider les ponts jetés sur le fleuve Niemen. Ce faisant, ils permirent aux rescapés de la Grande Armée de se sauver. Le soldat Demanet avait échappé à cette hécatombe car il était de coutume que les premiers à utiliser les ouvrages jetés sur les fleuves étaient les équipages du train pour en vérifier la solidité. Rappelons pour terminer la froideur des chiffres : lors de son entrée en Russie, au mois de juin, cette armée comptait 600.000 hommes, quand elle en sortit, ils étaient moins de 100.000.

■ Pierre Mélan

